

à exécution, elles ne produiraient aucun résultat sensible ; parce que la population n'est pas suffisamment renseignée sur leur importance, parce que cette importance n'a pas reçu la démonstration qu'on aurait dû lui donner tout d'abord, parce que dans tous ces rouages nouveaux, on ne verra pendant longtemps que de nouveaux moyens de patronage politique.

L'instruction agricole n'est pas en demande comme on dit dans le commerce : vous pourrez en surcharger le marché, mais les preneurs feront défaut.

Dans notre siècle où la mécanique a fait de si grands progrès, on s'est souvent imaginé qu'on pouvait fabriquer la richesse à force de rouages plus ou moins compliqués ; on a voulu la décréter. Mais on est arrivé à de funestes déceptions, qui ont coûté bien cher parfois, et qui toujours ont eu pour effet de retarder considérablement les progrès réels. Il n'y a de richesse que dans le travail, et le travail accepté, aimé, sera toujours le plus profitable, parce qu'alors, il est l'objet de toutes les facultés de l'homme qui en centuple les résultats, parce qu'ils ne consiste pas seulement un mouvement mécanique comme un ressort qu'on monte et qui perd de sa force à mesure qu'il se détend, mais parce que c'est une force vivante, qui s'augmente par l'action, qui se perfectionne sans cesse par l'exercice.

La dépopulation des campagnes au profit des villes, la préférence donnée par la classe agricole à l'industrie sur l'agriculture, le choix par la jeunesse instruite des professions libérales par mépris de l'agriculture ou par dédain de la résidence à la campagne, ont causé dans d'autres pays des résultats très graves, dont la classe ouvrière elle-même a ressenti les plus funestes résultats. En France surtout, ce défaut d'équilibre frappe tous les yeux, et a été signalé avec regret par tous ceux qui étudient les sources de la fortune publique, et qui s'intéressent au bien être du peuple. Il est arrivé que dans certains départements, la terre est restée dans une *demie-culture* faute des bras nécessaires ; comme conséquence immédiate les prix sont haussés jusqu'à leur limite la plus élevée, en même temps que les salaires s'abaissaient dans une égale proportion, par suite de l'offre toujours croissante et toujours plus grande que la demande. Deux causes se réunissent ainsi qui en sens contraire, pressurent la classe ouvrière, et tendent sans cesse à rendre sa position de plus en plus pénible. Aussi on est étonné de la quantité de travail et de privations nécessaires à cette classes pour ne pas mourir complètement de faim. Et malgré cela, cependant, elle persiste dans ce genre de vie qui l'abat, qui la ruine, qui la tue. Elle travaille jusqu'à épuisement complet souvent pour contenter une illusion, un caprice, une passion.

Dans le Bas-Canada, sans doute, le mal n'a pas encore cette gravité, mais il est accompagné de circonstances doublement désastreuses pour la production agricole. L'agriculture est désertée précisément par ceux qui pour-